

LE SECRET D'UNE TOMBE

DEUXIÈME PARTIE

LA MARCHANDE A LA TOILETTE

La marchande à la toilette pouvait croire enfin qu'elle touchait au but. Restait à se mettre en communication avec les époux Blondel. La chose était délicate et demandait beaucoup de prudence et de tact : car si la négociation était mal engagée, elle pouvait aboutir à un échec, et alors tout espoir de rentrer en possession des précieux papiers s'évanouissait.

Elle réfléchit longuement à la marche qu'elle devait suivre et imagina plusieurs combinaisons assez compliquées qu'elle abandonna les unes après les autres, chacune présentant des inconvénients.

Elle finit par s'arrêter au moyen le plus simple et décida qu'elle irait trouver l'ancien tailleur et ferait appel à ses bons sentiments. Ce qu'elle avait appris du caractère de M. Blondel lui donnait confiance.

Elle prit un coupé de remise, qui offrait l'illusion d'une voiture de maître, et se fit conduire avenue Sainte-Marie.

A travers la grille, elle vit l'ancien tailleur occupé à soigner les fleurs de son jardin.

La tête couverte d'un vieux chapeau de paille, vêtu d'une jaquette de coutil, le cou nu, le gilet déboutonné, il avait une de ces figures bon enfant dont la bienveillance est le trait distinctif.

Sa femme, non loin de lui, à l'ombre d'un platane, travaillait à un ouvrage de couture et semblait être la digne compagne de ce brave homme. Ils étaient bien de ces bons bourgeois qui, après avoir amassé péniblement une petite fortune, savourent avec délices le bonheur tranquille de la villégiature.

La marchande à la toilette, excellente physionomiste, fut tout de suite fixée ; elle entra avec confiance et, s'adressant aux deux époux, elle leur demanda la faveur d'un moment d'entretien.

Ils furent un peu confus de recevoir dans une tenue négligée une grande dame. Car Léonie avait eu soin de se vêtir d'une toilette riche et de bon goût et de se parer de bijoux de prix.

De plus, nous savons quelle avait l'habitude du monde et pouvait très bien se donner pour une marquise.

Elle s'exprima avec une grande simplicité, se montra très bienveillante et ne voulut pas permettre à M. Blondel d'aller changer de vêtement. Par l'affabilité de ses manières, elle mit à l'aise les deux époux.

Elle s'extasia sur la beauté des glaïeuls, des œillets, des roses, des bégonias. C'était toucher M. Blondel à l'endroit sensible,

Lui et sa femme étaient sous le charme de la parole de cette visiteuse qui, évidemment, occupait dans le monde un rang élevé.

Dès que Mme Prudence fut avec eux dans le salon, elle aborda le sujet qui l'amena.

— J'appartiens, dit-elle, à une branche cadette de la vieille et noble famille de Renaucourt dont vous avez sans doute entendu parler.

Ce nom leur était totalement inconnu ; cependant, comme ils avaient le respect de la hiérarchie et des noms sonores, ils s'inclinèrent en signe d'assentiment.

Léonie continua :

— Ma mère avait reçu en héritage un petit meuble auquel elle tenait beaucoup, parce que depuis longtemps il était dans la famille. C'était un secrétaire en palissandre avec incrustation de nacre et de houx, qui n'avait de valeur que par les souvenirs qui s'y rattachaient.

Ce bahut démodé déplaisait à mon père ; il trouvait que ce vieux meuble déparait son riche mobilier. Toutefois, pour ma mère, il le conserva tant qu'elle vécut ; mais après sa mort il s'en débarrassa.

J'étais absente, alors ; quand je revins, je déplorai amèrement cette vente, que je considérais comme une profanation.

J'avais toujours eu sous les yeux, dans mon enfance, ce meuble vénéré ; je lui avais voué le même culte que ma mère. Il me semblait que, dans sa demeure deroière, elle ne se consolait pas de savoir cette pieuse relique passée en des mains étrangères. Si elle eût vécu, elle aurait fait l'impossible pour retrouver ce vieux meuble ; ce fut la tâche que je m'imposai.

Malheureusement, le meuble avait plusieurs fois changé de mains ; des années s'écoulèrent sans que mes recherches aient un résultat. Enfin tout dernièrement, par un hasard providentiel, j'ai appris que ce cher meuble était en votre possession.

— En effet, dit Mme Blondel, nous avons acheté un secrétaire qui répond bien à la description que vous venez de faire.

Léonie tressaillit de joie. Elle allait donc l'avoir, enfin, ce meuble qu'elle convoitait si ardemment. Elle était sûre d'avance que ces braves gens étaient disposés à s'en dessaisir en sa faveur.

— Ah ! madame, que vous me rendez heureuse ! dit elle.

Mais aussitôt, elle reçut comme une douche d'eau glacée, quand Mme Blondel ajouta :

— Nous vous l'abandonnerions avec plaisir, au prix qu'il nous a coûté, si nous l'avions encore.

— Vous l'avez vendu ? s'exclama Léonie.

— Non, répondit le mari on nous l'a volé !

Vous avez sans doute entendu parler du procès récent d'une bande de

cambricoleurs, qui pillaient les maisons de campagne des environs de Paris ?

— Oui, je crois me rappeler... fit Léonie consternée.

— Nous étions allés passer trois semaines chez notre fille, qui est mariée et demeure dans un village de la Côte-d'Or, sans penser que c'était une grande imprudence d'abandonner notre maison et de ne pas charger quelqu'un de la garder.

Quand nous sommes revenus les portes avaient été fracturées ; les malfaiteurs nous avaient démenagés. Un pillage complet. Il nous a fallu acheter un autre mobilier.

— N'avez-vous donc pas cherché à savoir ce qu'étaient devenus vos meubles-volés ?

— C'est la police qui a cherché, mais elle n'a pas trouvé. Voyez-vous, madame, les voleurs ne dénoncent pas leurs recéleurs et ceux-ci ne sont pas faciles à découvrir. Vilaine engeance que les recéleurs ; s'il n'y avait pas à Paris beaucoup de ces coquins, il n'y aurait pas un aussi grand nombre de voleurs.

La marchande à la toilette était navrée et tout à fait découragée.

Elle quitta l'ancien tailleur et sa femme voyant bien qu'ils n'avaient rien de plus à lui apprendre.

Ainsi, au moment où, après avoir déployé dans ses investigations une activité infatigable, elle croyait toucher le but, tout lui échappait, tout s'en-volait en fumée.

N'était ce pas décevant ?

Le fil conducteur qui l'avait guidée était rompu ; parviendrait-elle jamais à le renouer ?

Elle s'avouait qu'il faudrait qu'elle fût folle pour l'espérer.

X.—LA FILLE DE MARGUERITE

Marguerite Lormont, la femme d'Edouard Forestier, était morte sans avoir pu savoir ce qu'était devenue sa fille, ignorant si elle existait encore.

Mais la fille de Marguerite n'était pas morte.

Comme l'avait dit, après le rapt de l'enfant, le maire de Salvignac, Forestier, furieux de ne pas avoir trouvé les vingt mille francs remis à sa femme par l'Espagnol et qu'il voulait s'approprier, Forestier, disons nous, par un raffinement de méchanceté et de cruauté, avait pris la petite Louise dans son berceau l'avait emportée,

Qu'allait-il faire de sa fille, le misérable ?

Certes, ce n'était pas pour s'imposer le devoir de l'élever et de veiller sur elle qu'il l'avait volée à sa mère.

Dans la partie orientale du département de Tarn-et-Garonne s'élève sur un contrefort des Cévennes, le village de La Palud.

Les maisons, qui toutes n'ont qu'un rez de chaussée avec grenier au-dessus, sont échelonnées à mi-côte sur le versant sud et abritées par les hauteurs contre les vents du nord.

Au dessous s'étend une plaine assez fertile, qu'arrose un des nombreux ruisseaux tributaires du Tarn. Là, le blé, le maïs, la vigne donnent d'abondantes récoltes. De nombreux arbres fruitiers y égayent les regards, au printemps, de leur riche floraison.

Autant la plaine présente un riant aspect, autant les hauts plateaux sont tristes. Là commence l'aride région des Causses qui forment une sorte d'éventail dont les diverses branches descendent jusqu'à la Garonne.

Il y a peu de contrées en France aussi déshéritées ; la mince couche de terre qui recouvre le roc est balayée, pendant l'hiver, par un vent âpre et froid, brûlée durant l'été par un soleil torride.

La végétation y est pauvre ; les arbres, clairsemés traînent presque au ras du sol leurs branches rabougries ; il n'y pousse qu'une herbe grêle que viennent brouter les moutons.

Le chemin de fer le plus voisin passe à une assez grande distance ; aussi le commerce et l'industrie sont presque nuls à La Palud. La population, cependant, est très travailleuse et n'est pas malheureuse. On chercherait vainement dans cette commune une famille riche ; en revanche, aucune n'est dans la misère.

Une des maisons, située à l'une des extrémités du village, était habitée par Célestin Reboul, vannier de son état, et sa femme Jacqueline.

Ils vivaient du métier du mari, du produit d'une vigne et de quelques brebis. Très sobres d'habitude, très rangés, ils parvenaient à nouer, comme on dit, les deux bouts à la fin de l'année.

Une nuit, vers deux heures du matin, Reboul et sa femme dormaient lorsqu'ils furent réveillés par de sourds grogements de leur chien Pataud.

— Paix, Pataud, paix ! cria le vannier.

Le chien, accoutumé cependant à l'obéissance, ne tint pas compte de l'avertissement de son maître, et bientôt, aux grogements succédèrent des aboiements furieux.

— Il y a quelque chose, dit Reboul à sa femme ; qu'est-ce que cela peut être ?